

T E X T E S C L A S S I Q U E S

Ali Baba et les quarante voleurs



folio
junior

COLLECTION DIRIGÉE PAR JEAN-PHILIPPE ARROU-VIGNOD

Pour en savoir plus :
<http://www.cercle-enseignement.fr>

© Éditions Gallimard Jeunesse, 2012

Couverture : illustration de Christophe Blain

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

Ali Baba et les quarante voleurs

Illustrations de Christophe Blain

Adapté et raconté par Marie-Ange Spire
d'après la traduction d'Antoine Galland

Carnet de lecture
par Marie-Ange Spire

GALLIMARD JEUNESSE

1

«Sésame, ouvre-toi!»

Aux confins du royaume, dans une ville de Perse, vivaient deux frères, Cassim et Ali Baba. À la mort de leur vieux père, ils se partagèrent leur maigre héritage. Leur fortune aurait dû être égale : le hasard en décida autrement...

Cassim épousa une femme qui, peu de temps après leur mariage, hérita d'une boutique bien garnie, d'un magasin rempli de diverses marchandises qui améliorèrent rapidement sa situation. Il devint l'un des marchands les plus fortunés de la ville. Ali Baba, au contraire, qui s'était marié à une femme aussi pauvre que lui, était logé fort modestement. Pour gagner sa vie et entretenir sa famille, il était obligé d'aller couper du bois dans une forêt voisine. Il le chargeait sur les trois ânes qu'il possédait pour le vendre en ville.

Un jour, dans la forêt, le bûcheron achevait d'arranger les fagots sur ses bêtes, lorsqu'il aperçut un énorme nuage de poussière qui s'élevait et avançait tout droit du côté où il se tenait. Il

regarda attentivement et distingua une troupe nombreuse de cavaliers qui avançaient bon train.

Même si personne n'avait jamais croisé de voleurs dans le pays, Ali Baba pensa que ces individus pouvaient en être. Sans considérer ce que deviendraient ses ânes, il songea à se protéger. Il monta sur un gros arbre, dont les branches, à mi-hauteur, se ramifiaient, si près les unes des autres qu'elles n'étaient séparées que par un très petit espace. Il se posta au milieu, avec d'autant plus d'assurance qu'il pouvait voir sans être vu. Isolé de tous les côtés, l'arbre s'élevait au pied d'un rocher imposant si difficile à escalader que personne ne s'y serait risqué.

Les cavaliers, grands, puissants, tous bien montés et bien armés, arrivèrent près du rocher, où ils posèrent pied à terre. Ali Baba en compta quarante. À leur mine et à leur équipement, il pensa que ces hommes étaient malhonnêtes. Il ne se trompait pas. En effet, c'étaient des bandits, qui, sans faire aucun tort dans les environs, allaient exercer leurs brigandages très loin. Ils avaient là leur rendez-vous; et ce qu'ils firent confirma son opinion.

Chaque cavalier débrida son cheval, l'attacha, lui passa au cou un sac plein d'orge. Chacun se chargea d'une grosse malle. Voyant ces hommes



courbés par le poids de leur fardeau, Ali Baba se demanda ce qu'ils pouvaient bien transporter ainsi.

Il remarqua immédiatement le capitaine des voleurs. Chargé comme les autres, ce dernier s'approcha du rocher, fort près du gros arbre où le bûcheron s'était réfugié. Après que le brigand se fut frayé un chemin au travers de quelques arbrisseaux, il s'arrêta et prononça ces paroles :

– Sésame, ouvre-toi.

Ali Baba les entendit très distinctement et, à sa grande surprise, constata qu'une porte creusée dans la roche pivotait. Une caverne apparut dans laquelle la troupe s'engouffra. Soudain, la porte claqua derrière le chef qui fermait la marche.

Un étrange silence envahit la forêt. Les voleurs demeurèrent longtemps dans la grotte. Ali Baba fut contraint de rester sur l'arbre patiemment. En effet, il craignait d'être repéré si l'un d'entre eux ou si tous ensemble décidaient de sortir pendant qu'il quittait son poste pour se sauver. Il fut tenté néanmoins de descendre pour s'emparer de deux chevaux, en monter un, mener l'autre par la bride, et gagner au plus vite la ville en chassant ses trois ânes devant lui. Mais plongé dans l'incertitude, il prit le parti le plus sûr : attendre.

La porte pivota enfin, les quarante voleurs sortirent. Entré le dernier, le capitaine ouvrait cette fois

la marche. Ali Baba redoutait d'être découvert. Il les vit défiler au pied de l'arbre. Il entendit le chef se retourner et prononcer ces paroles :

– Sésame, referme-toi.

Le pan de roche s'ébranla avant de retomber lourdement. Chacun s'approcha de son cheval, le brida, rattacha son sac et remonta dessus. Quand les cavaliers furent prêts, leur chef, à la tête du cortège, reprit avec eux le chemin par où ils étaient venus.

Prudent, le brave homme ne descendit pas de l'arbre. Il pensa : « Ils peuvent avoir oublié quelque chose qui les oblige à revenir, et je me trouverais attrapé si cela arrivait. » Il les suivit du regard jusqu'à ce qu'ils disparaissent à l'horizon.

Le bûcheron attendit longtemps avant de quitter sa cachette. Il voulait être sûr de ne pas les voir surgir à nouveau. Comme il avait retenu les paroles par lesquelles le capitaine des voleurs avait fait ouvrir et refermer la porte, il voulut essayer à son tour et constater si, prononcées par lui, elles feraient le même effet. Il passa au travers des arbrisseaux et aperçut la porte qu'ils cachaient. Face à elle, il dit :

– Sésame, ouvre-toi.

À l'instant même, le lourd panneau de roche s'ébranla.

Ali Baba se tenait immobile sur le seuil. Il s'était attendu à découvrir un lieu de ténèbres et d'obscurité, mais il fut surpris d'en trouver un bien éclairé, vaste et spacieux, creusé de main d'homme. Une voûte fort élevée recevait la lumière par une large ouverture. Il admira les provisions abondantes, les ballots de riches marchandises empilées, les étoffes de soie et de brocart¹, et les tapis de grand prix. Des sacs, des malles et des bourses de cuir remplies d'or et d'argent étaient entassés les uns sur les autres. Émerveillé devant tant de richesses il supposa que cette grotte avait dû servir de retraite à des voleurs qui s'étaient succédé les uns aux autres depuis des siècles.

Le pauvre bûcheron n'hésita pas une seconde : il pénétra dans la grotte. À peine à l'intérieur, il sursauta au bruit assourdissant que fit la porte en se refermant. Mais cela ne l'inquiéta pas : il connaissait le secret pour l'ouvrir. Il ne s'attacha pas aux pièces d'argent, mais aux pièces d'or, et particulièrement à celles qui étaient dans les sacs. Il en remplit ses poches, puis quelques paniers qu'il chargea sur ses trois ânes rassemblés par ses soins. Pour cacher son butin, il disposa du bois par-dessus, de manière qu'on ne pouvait l'aper-

1. Brocart : étoffe de soie brochée d'or ou d'argent.

cevoir. Quand il eut achevé son chargement, il avança vers la sortie, et lança :

– Sésame, ouvre-toi !

Lentement, la lumière extérieure envahit et illumina la caverne. Ali Baba, une fois dehors, se retourna et imitant le chef des voleurs, il prononça, sur le même ton, ces paroles :

– Sésame, referme-toi !

Il entendit le choc du panneau qui se refermait et constata que le rocher avait repris sa forme originale : aucune trace d'ouverture ne laissait deviner la présence de cet endroit merveilleux.

Cela fait, Ali Baba reprit le chemin de la ville. En arrivant chez lui, il fit entrer ses ânes dans une petite cour puis s'enferma à double tour. Il se débarrassa du peu de bois qui couvrait les sacs. Il les porta à l'intérieur de la maison, les posa et les arrangea devant sa femme qui était assise sur un sofa.

Celle-ci s'approcha des paniers. À la vue de tant de richesses, elle soupçonna son mari de les avoir volées. Quand il eut fini de tout déposer, elle ne put s'empêcher de lui dire :

– Ali Baba, serais-tu assez fou pour... ?

– Bah ! ma femme, l'interrompt-il, ne t'inquiète pas. Je ne suis pas un voleur. Tu cesseras de me soupçonner quand je t'aurai raconté ma bonne fortune.

Il vida les sacs. Devant ce gros tas d'or, son épouse fut éblouie. Alors il lui conta toute son aventure, du début à la fin. Lorsqu'il eut achevé son récit, il lui recommanda de garder le secret.

La femme, revenue et guérie de son épouvante, se réjouit avec son mari de ce bonheur inattendu. Elle voulut compter, pièce par pièce, tout l'or qui était devant elle.

– Ma femme, lui dit Ali Baba, tu n'es vraiment pas raisonnable : que fais-tu ? Quand vas-tu finir de compter ? Je vais creuser une fosse et y enfouir ce trésor. Nous n'avons pas de temps à perdre.

– Il est bon, reprit l'épouse, que nous en sachions au moins à peu près la quantité. Je vais chercher une petite mesure chez la voisine, et je le mesurerai pendant que tu creuseras la fosse.

– Ma femme, reprit Ali Baba, crois-moi, cela est inutile. Fais néanmoins ce qu'il te plaira. Mais souviens-toi : conserve le secret.

2

Le trésor d'Ali Baba

Pour satisfaire sa curiosité, ignorant les recommandations d'Ali Baba, l'imprudente se rendit chez son beau-frère qui ne demeurait pas loin. Cassim n'était pas chez lui. Sans réfléchir, trop excitée à l'idée de compter ses richesses, elle s'empressa de dire à sa belle-sœur :

– J'ai besoin d'une mesure. Peux-tu m'en prêter une ? Je n'en ai pas pour très longtemps. Je te la rendrai très vite.

– Tu la veux grande ou petite ?

– Petite, je te prie, lui répondit la femme d'Ali Baba en essayant de dissimuler sa joie.

– Bon, attends un moment je vais t'en apporter une.

L'épouse de Cassim disparut pour chercher la mesure et la trouva. Mais, comme elle connaissait la pauvreté d'Ali Baba, elle fut très curieuse de savoir quelle sorte de grain sa femme voulait mesurer. Elle décida, pour cela, d'appliquer adroitement du suif sous la mesure. Puis elle la remit à sa belle-sœur, s'excusant de l'avoir fait attendre en prétendant qu'elle avait eu de la peine à la dénicher.

La femme du bûcheron revint chez elle sans tarder. Elle posa la mesure sur le tas d'or, l'emplit et la vida un peu plus loin sur le sofa. Elle répéta l'opération jusqu'aux dernières pièces d'or. Ravie du grand nombre de mesures qu'elle venait de compter, elle en informa son mari. Au même moment, celui-ci achevait de creuser la fosse.

Pendant que le maître de maison enfouissait l'or, son épouse, pour tenir parole, retourna chez sa belle-sœur afin de lui rendre l'objet qu'elle avait emprunté. Mais elle ne prit pas garde qu'une pièce d'or était restée collée sur le fond de la mesure.

– Ma chère, dit-elle en la remerciant, vous voyez que je ne l'ai pas gardée longtemps. Tenez, prenez-la. Grand merci, je vous en suis bien obligée.

À peine eut-elle tourné les talons, que la femme de Cassim posa la mesure à l'envers pour la ranger. Quel ne fut pas son étonnement d'y voir une pièce d'or collée par le suif ! La jalousie et l'envie s'emparèrent aussitôt de son cœur.

– Quoi ! marmonna-t-elle, Ali Baba possède de l'or ! Mais où le misérable l'a-t-il pris ? Serait-il devenu riche ? Par quel miracle ?

Son mari était à sa boutique, d'où il ne reviendrait que le soir. Comment allait-elle supporter de l'attendre ? La journée lui parut aussi longue qu'un siècle. Elle était folle d'impatience de lui

apprendre une nouvelle dont il ne devait pas être moins surpris qu'elle.

À peine rentré chez lui, le riche marchand fut sidéré d'entendre sa femme l'interpeller sur un ton de reproche :

– Vous croyez être riche. Vous vous trompez ! Ali Baba l'est infiniment plus que vous. Lui ne compte pas son or comme vous, il le mesure.

– Parle sans énigme, lui ordonna Cassim. Que veux-tu dire ?

– Eh bien, sachez que j'ai reçu la visite de la femme de votre frère qui me demandait de lui prêter une mesure. Par curiosité, sans l'en informer, j'ai enduit l'objet de suie. Voyez donc ce que l'innocente a rapporté sans le savoir : une pièce de monnaie si ancienne, que je ne peux même pas lire le nom du prince gravé sur l'une des faces !

Loin d'être sensible au bonheur qui pouvait être arrivé à son frère en le tirant de la misère, Cassim en conçut une jalousie mortelle. Il passa toute la nuit sans dormir. Le lendemain, à l'aube, il alla chez celui qu'il n'appelait plus frère. Il avait oublié ce nom depuis qu'il était marié à une riche veuve.

– Ali Baba, l'apostropha-t-il, tu es bien cachotier ! Tu joues le pauvre, le misérable, le gueux et tu comptes ton or !

– Mon frère, reprit le bûcheron, je ne saisis pas ce que tu veux me dire. Explique-toi donc.

– Ne fais pas l'ignorant, répliqua Cassim, en agitant la pièce d'or que sa femme lui avait mise entre les mains. Avoue-moi plutôt combien tu possèdes de pièces semblables à celle-ci. Nous l'avons trouvée collée sous la mesure que ta femme est venue emprunter hier.

À ce discours, Ali Baba comprit qu'il était inutile de continuer de cacher ce que l'imprudence de son épouse avait révélé à ces envieux. La faute commise ne pouvait être réparée. Sans montrer la moindre marque d'étonnement ni de chagrin, le brave homme raconta son aventure à Cassim, par quel hasard il avait découvert la cachette des voleurs et en quel endroit. Enfin il lui offrit, s'il voulait garder le secret, de partager avec lui ses nouvelles richesses.

– Je l'entends bien ainsi, menaça le jaloux. Mais, je veux savoir aussi où se trouve précisément ce trésor. Il faut que tu m'indiques comment je pourrais entrer dans cette cachette, si j'en avais envie ; autrement je raconterai tout à la justice. Si tu refuses, tu n'auras plus à rien à espérer : tu perdras ce que tu as pris dans la grotte et moi je serai récompensé pour t'avoir dénoncé.

Les menaces insolentes d'un frère barbare n'intimidèrent pas Ali Baba qui, plutôt par bon

naturel, lui transmet toutes les informations. Il lui révéla également les paroles qu'il avait entendues, indispensables pour entrer et sortir de la grotte.

Cassim n'en demanda pas davantage. Il le quitta, rêvant de s'emparer du trésor pour lui seul.

folio
junior

Découvrez toute la collection en version numérique [ici](#)



Ali Baba et les quarante voleurs
Antoine Galland

Cette édition électronique du livre
Ali Baba et les quarante voleurs de Antoine Galland
a été réalisée le 28 décembre 2013 par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070645091 - Numéro d'édition : 238683).

Code Sodis : N61878
ISBN : 9782075039062 - Numéro d'édition : 264767.